

Un deuil en chantier

L'Arbre de Julie Bertuccelli,
France—Australie—Allemagne—Italie, 2010, 100 min

Nicolas Gendron

Volume 29, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2011). Review of [Un deuil en chantier / *L'Arbre de Julie Bertuccelli*, France—Australie—Allemagne—Italie, 2010, 100 min]. *Ciné-Bulles*, 29(2), 26–27.

Un deuil en chantier



NICOLAS GENDRON

La vie est paisible à Harrisville, en Australie. Pour les O'Neill, on pourrait presque dire qu'elle est idyllique. Et puis, du jour au lendemain, le père succombe à un arrêt cardiaque et c'en est fini du long fleuve tranquille. Avec quatre enfants à nourrir et peu de matière à curriculum vitæ autre que mère de famille, Dawn (Charlotte Gainsbourg, à l'opposé des extrêmes d'**Antichrist**, même si les deux personnages semblent nager dans des eaux similaires) n'a pas le choix de se ressaisir. Si elle accorde d'abord peu de crédit aux lubies de sa fille Simone, persuadée que son papa s'est réincarné dans ce figuier qui surplombe la cour, Dawn s'attache ensuite à cet arbre imposant. Mais à mesure qu'elle reprend du mieux et qu'elle flirte avec son nouvel employeur, l'arbre en profite pour marquer son territoire... Et la nature prend le pas sur l'homme.

Documentariste et assistante réalisatrice pour des réalisateurs de renom comme Krzysztof Kieslowski (**Trois Couleurs – Bleu**) et Bertrand Tavernier (**L'Appât**), Julie Bertuccelli n'en est qu'à son deuxième long

métrage. C'est après avoir travaillé avec le cinéaste géorgien Otar Iosseliani (**Brigands, chapitre VII**) qu'elle conçoit son premier film de fiction, récompensé à ce titre aux Césars en 2004 : **Depuis qu'Otar est parti...**, une chronique douce-amère toute féminine dans une Géorgie en quête de repères, qui démontrait déjà l'affection de Bertuccelli pour ses personnages. Qui plus est, le deuil s'y accomplissait également sur la base d'un mensonge. Ou d'une invention, à tout le moins. Parce que l'imaginaire et sa force sont depuis longtemps reconnus comme des vecteurs d'émotions. Dès la naissance d'une idée, il s'agit d'y croire pour la faire perdurer.

Impossible ici de juger de la qualité de l'adaptation littéraire du roman de l'Australienne Judy Pascoe, *Our Father Who Art in the Tree* (*L'Arbre du père*, en traduction française), pour ne pas l'avoir lu. Tout ce qu'on peut signaler est la multiplication des points de vue, puisque le récit se concentrait originalement sur la parole de Simone. Le film, lui, campe d'emblée qu'il existait une histoire d'amour et un clan tissé serré

à l'ombre de l'arbre. En effet, la toute première scène, très courte mais chargée de complicité, expose au clair de lune la passion toujours vive qui animait le couple de Dawn et de Peter, même après une quinzaine d'années, et cela suffit pour qu'on adhère à ces amants exemplaires. Puis, au générique d'ouverture s'allient ces fascinantes images du transport d'une maison entière; on comprend que le métier de Peter s'y rattache. De l'exil d'un foyer inconnu, on passe au déracinement forcé d'un autre qu'on accompagnera tout du long. Il y a Dawn, bien sûr, qui ne se rappelle pas sa vie avant ses enfants tellement ils comptent à ses yeux : Tim, l'aîné, capable à la fois de dérision et de responsabilisation; Lou, le deuxième, curieux et observateur; et Charlie, le cadet, qui porte le deuil dans un costume de squelette.

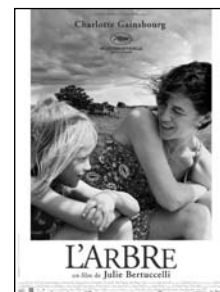
Le cœur de chacun s'emballé grâce à la tenace Simone. Rappelant la détermination remuante d'une **Ponette**, mais sans les flots de larmes, la jeune Morgana Davies fait montre d'une maturité déconcertante et d'une assurance hors de l'ordinaire. Simone



aurait toutes les raisons d'être traumatisée, car son père est mort sous ses yeux. Mais il n'en est rien. De son propre aveu, elle prend même le parti d'être heureuse; de toute manière, elle était «la préférée de papa». La fillette ne se gêne pas pour sortir sa mère de sa léthargie d'endeuillée, l'extirpant du lit et lui brossant les cheveux. Telle une colonie de fourmis, elle a tôt fait de grimper au figuier pour s'en faire un refuge, allant jusqu'à le décorer et à y dormir quand on menacera de l'abattre. C'est que le bruissement des feuilles, à la cime de l'arbre, n'est rien d'autre qu'une oreille attentive, l'âme paternelle; ainsi peut-elle encore se confier à lui librement. Dawn découvre bientôt son secret et cède à l'envie de parler à l'arbre à son tour. Les garçons non plus ne sont pas dupes et devinent le manège de leur sœur. Ce qui n'empêche pas Lou de jeter un œil sur Internet, sur Google Earth ou consorts, pour vérifier si quelqu'un ne se cacherait pas tout en haut du fameux figuier. En quelque sorte, la contagion a opéré et Simone a remporté son pari: ressusciter (l'esprit de) son père.

Il est bon de goûter à un titre qui sache dépasser l'anecdote. À l'instar de **La Moustache**, avec ce même goût pour l'étrangeté qui dérègle le quotidien, quoique le «sur-réel» soit ici moins souligné par les protagonistes qui l'acceptent avec sérénité, **L'Arbre** fait partie de cette catégorie de films qui placent leur titre au centre de l'action. Nul besoin de se poser de métaphoriques questions. Le figuier est sur toutes les lèvres ou continuellement présent à l'écran, hormis une parenthèse à la plage. Le sens n'y perd pourtant pas au change. D'arbre généalogique bricolé aux funérailles, l'arbre devient repère, jeu d'enfant, envahisseur, invité, protecteur, maître des lieux, pratiquement membre de la famille. On finit par parler de lui comme d'un être vivant — ce qu'il est, au demeurant. Pour lui donner corps, Bertuccelli le filme dans tous les sens et toutes les proportions, des insectes qui s'y terrent aux paysages majestueux à l'horizon, sans compter ses «racines-tentacules» qui lézardent soudainement le décor. Jamais, on ne s'arrête à douter de la validité de cette histoire, puisqu'elle s'appuie sur une courbe drama-

tique impeccable et qu'au fond, cet arbre reprend son droit. Après le crescendo final d'une étonnante maestria, quand les kangourous déambulent alors que les enfants dorment, Patrick Watson sert la bien-nommée *To Build a Home*. Comme cette douceur de film le prouve, il n'y a pas plus beau chantier que d'aller de l'avant. (Sortie prévue: juin 2011) ■



France–Australie–Allemagne–Italie / 2010 / 100 min

RÉAL. ET SCÉN. Julie Bertuccelli, d'après le roman *Our Father Who Art in the Tree* de Judy Pascoe **IMAGE** Nigel Bluck **MUS.** Grégoire Hetzel **MONT.** François Gédigier **PROD.** Yaël Fogiel et Laetitia Gonzalez **INT.** Charlotte Gainsbourg, Morgana Davies, Marton Csokas, Christian Byers, Tom Russell, Gabriel Gotting **DIST.** Métropole Films